
MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 13 SEPTEMBRE 1788.

PIÈCES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

INVOCATION A VÉNUS,

Traduite de Lucrèce.

T OI de qui sont issus Enée & nos aïeux,
Déesse, ô volupté des hommes & des Dieux !
C'est toi qui, chaque jour renouvelant le monde ;
Peuples d'êtres divers les airs, la terre & l'onde,
Tu parois ; ton aspect chasse les noirs frimas ;
La verdure renaît & fleurit sous tes pas ;
La mer gronde & sourit ; des torrens de lumière
Soudain du haut des Cieux inondent ta carrière.

N^o. 37. 13 Sept. 1788.

C

A peine sur nos bords le Zéphyr de retour ,
 Y ramène les Jeux, le Printemps & l'Amour ,
 Les oiseaux , aussi tôt annonçant ta présence ,
 Célèbrent leurs plaisirs , ou chantent ta puissance .
 Là , mugissant d'amour , on voit les fiers Taureaux
 S'élançer & franchir la barrière des eaux ,
 Ou de leurs bonds fongueux insulter la verdure :
 Tous les êtres épars au sein de la Nature ,
 Frappés de tes attraits , entraînés à ta voix ,
 Par - tout suivent tes pas dans l'onde , au fond des
 bois ;

Et les troupeaux errans dans les vastes campagnes,
 Et les monstres des mers, des forêts, des montagnes,
 Emus à ton aspect , frémissant de desirs ,
 Repeuplent l'Univers dans le sein des plaisirs.

O puissante Vénus ! le Monde est ton Empire.
 Par toi seule tout vit , tout se meut , tout respire .
 Oui , je t'invoque , ô toi dont reçurent le jour
 Les plaisirs , la beauté , les graces & l'amour !
 En faveur d'un Héros , je chante la Nature ,
 Poète , Philosophe , & rival d'Epicure .
 Veille sur mes Ecrits , comme sur l'Univers ;
 Et d'un charme immortel viens embellir mes vers.

Mais que la paix descende & console la Terre ;
 Seule tu peux sécher le fier Dieu de la Guerre .
 Souvent ce Dieu terrible appelant les combats ,
 A ton aspect soupire & tombe dans tes bras .

DE FRANCE. 31

Là, penché sur ton sein & dévorant tes charmes,
Vaincu par tes attraits plus puissans que ses armes,
Il contemple, il repaît ses avides regards,
Et du sein des plaisirs vole encore aux hasards.
Ah! dans ces doux momens, où sur son sein pressée,
Où dans ses bras nerveux, mollement enlacée,
Tu répands sur son front un jour doux & serein,
Demande-lui la paix pour le peuple Romain.
Fais couler dans son cœur, soumis à ta puissance,
La persuasion de ta douce éloquence.
Puis-je, ô belle Déesse! en ces temps désastreux,
Parmi le bruit des camps former des chants heureux?
Et Memmius doit-il, ô pouvoir du Génie!
Au charme de mes vers immoler la Patrie?

(Par M. Chauvin de Sautel de Lavalette.)

ÉPIGRAMME.

CRI^TON, ce bavard qu'on reconnoît,
Ne dit jamais de mal d'autrui;
Et la raison, c'est que notre homme
Ne parle jamais que de lui.

(Par M. Charon.)



NÉCROLOGIE.

LETTRE *au Rédacteur du Mercure.*

M O N S I E U R ,

LES Lettres ne doivent pas seulement regretter ces Génies sublimes & créateurs, présens rares de la Nature, qui donnent le ton à leur Siècle, en maîtrisent les opinions & en étendent les lumières ; elles pleurent aussi ces hommes dont l'esprit juste & cultivé, le goût pur & délicat, & les travaux utiles ont contribué à répandre l'amour de l'étude, & sur-tout l'admiration éclairée pour les Chef-d'œuvres de l'Antiquité. A ces titres, M. de Rochefort doit exciter les regrets de tous les véritables Amateurs des Lettres, autant que par ses vertus & ses qualités aimables, il a droit à ceux de sa famille, de ses amis, & même de ses plus simples connoissances.

GUILLAUME DE ROCHEFORT naquit à Lyon en 1731. Il fit ses études à Paris, & se distingua de bonne heure par une grande facilité à tout apprendre, & un extrême désir de tout savoir. Il s'adonna ensuite au Calcul & aux Mathématiques. Des circonstances imprévues l'attachèrent à la finance : il alla occuper une place avantageuse à Cette en Languedoc, où il ne tarda pas à se faire des amis. Parmi ceux qui furent l'apprécier, il se trouva un homme instruit, qui charmoit, par l'étude approfondie des Anciens, l'esprit souvent inséparable de la vie de Pro-

vince. Il engagea M. de Rochefort à suivre son exemple, & sur-tout à apprendre le Grec.

Le jeune Financier se livra avec ardeur à cette nouvelle étude, dont le goût se changea bientôt en passion. Les Poëtes, les Orateurs & les Philosophes Grecs lui furent en peu de temps familiers; mais ce fut sur-tout Homère qui devint l'objet de ses préférences & de ses veilles. Il passa de l'enthousiasme pour un si beau modèle, au désir d'en hasarder une copie. Il traduisit d'abord & publia les trois premiers Livres de *l'Iliade*. Cet essai, tout imparfait qu'il étoit, lui obtint des encouragemens qui le décidèrent à poursuivre cette pénible entreprise, & à se livrer entièrement aux Lettres. Il se défit de son emploi, quitta Cette, & revint à Paris.

Il se lia bientôt avec plusieurs Gens de Lettres. M. de Foncemagne & M. Le Beau, de l'Académie des Inscriptions, lui témoignèrent une amitié qu'il se fit gloire de cultiver jusqu'à leur mort. L'intérêt qu'ils prirent à ses travaux se communiqua facilement à leurs Confrères, & lui ouvrit, en 1766, les portes de l'Académie.

Quelques années après, il fit paroître sa Traduction complète de *l'Iliade*. Malgré le jugement sévère qu'on porta de cet Ouvrage, on ne peut disconvenir que dans les morceaux qui exigeoient de la grace & de la sensibilité, on ne trouve souvent l'une & l'autre, que les notes ne soient très-instructives, & que l'instruction n'y soit dégagée de tout pédantisme; qu'enfin le Discours sur Homère, qui précède la Traduction, ne soit écrit avec une élégante clarté, & n'apprenne mieux à connoître, & sur-tout à sentir ce Poëte, que tout ce qu'on en avoit écrit jusqu'alors.

Le plus grand obstacle que M. de Rochefort trouva en lui pour la composition des Ouvrages de longue haleine, c'est qu'il écrivoit très-rapidement, & qu'il ne corrigeoit ses vers qu'avec une extrême répugnance. Il eut cependant le courage d'entreprendre la traduction de l'*Odyssée*, & il l'acheva en beaucoup moins de temps qu'il n'avoit fait celle de l'*Iliade*. On trouva les mêmes défauts & le même genre de mérite dans les vers, dans les notes & dans le discours.

Ayant obtenu, en 1781, la permission de faire réimprimer ces deux Poèmes à l'Imprimerie Royale, il y fit beaucoup de corrections. Cette édition in-4^o. est fort belle; & ce qui peut y donner un nouveau prix aux yeux des Amateurs des Arts & de l'Antiquité, c'est qu'on trouve à la tête de chacun des quarante-huit Livres de l'*Iliade* & de l'*Odyssée*, une Gravure, d'après une pierre antique, analogue à l'action principale contenue dans ce Livre.

En s'essayant dans le genre dramatique; le Traducteur d'Homère, l'admirateur presque exclusif des Anciens, ne pouvoit guère choisir ses sujets que dans ce Prince des Poètes, ou dans les Tragiques Grecs. Il composa trois Tragédies, *Ulysse*, *Antigone*, & *Electre*. La première est imprimée; la seconde fut présentée aux Comédiens, mais non reçue: *Electre* a été jouée à la Cour, avec des Chœurs, mis en musique par M. Gossec.

Sa Comédie des *Deux Frères*, donnée au Théâtre François, est écrite avec facilité, souvent avec grace, mais faible d'intrigue & de caractères. Quelques scènes intéressantes ne suffirent pas pour la faire réussir.

M. de Rochefort, qui aimoit passionnément la

musique, voulut aussi travailler pour l'Opéra. Il prit pour sujet *Chimène ou le Cid*. Son Poëme fut offert à M. Sacchini. Ce grand Maître, après avoir exigé quelques changemens, l'accepta, le rendit ensuite, & engagea un autre Poëte à traiter le même sujet. M. de Rochefort ne pouvant plus, d'après ce procédé, tirer, pour le Théâtre, aucun parti de sa Pièce, la fit imprimer sans se plaindre.

Ses Ouvrages en prose sont, outre les différens Discours sur Homère :

1°. Une *Réfutation du Système de la Nature*, de ce Livre qui fit d'abord tant de bruit, & qui est aujourd'hui si complètement & si justement oublié (1).

2°. Un *Traité des Opinions des Anciens sur le Bonheur*.

3°. Divers *Mémoires* imprimés dans le Recueil de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, quelques autres, qui doivent y être insérés, sur les Harangues politiques de Démosthène, sur Théophraste, sur Ménandre; & une comparaison ingénieuse entre les mœurs des temps héroïques chez les Anciens, & nos mœurs Chevaleresques.

4°. La *Traduction complète du Théâtre de Sophocle*. C'est le dernier, & peut-être le meilleur de ses Ouvrages. Le sens & l'esprit de l'Auteur y sont rendus avec une fidélité & une élégance.

(1) On se rappelle ces vers de Voltaire :

De la Nature as-tu lu le *Système* ?
Par ses longs arguments n'es-tu pas foudroyé ?
Que dis-tu de ce Livre ? — Il m'a fort ennuyé.

C

soutenus. Les notes sont pleines de goût & de saine critique. Dans la Préface, dans la Vie de Sophocle, & dans les examens qui suivent chaque Pièce, on trouve toujours le Littérateur instruit, l'Ecrivain exercé, le Philosophe sensible. C'est un de ces Ouvrages utiles, qui, sans faire d'éclat, n'en ont qu'un succès plus durable, & qui se font, dans la saine Littérature, une place que la mode ne peut ôter, puisqu'elle ne l'a pas donnée.

M. de Rochefort savoit l'Anglois & l'Italien. Pope & le Tasse étoient, parmi les Modernes, ses deux Poëtes favoris : non qu'il se dissimulât leurs défauts, & sur-tout ceux du Tasse ; mais leur prédilection pour les Anciens avoit déterminé la sienne en leur faveur. Il auroit sans doute moins aimé l'un, s'il n'avoit pas traduit Homère ; & l'autre, s'il ne l'avoit pas si souvent imité.

Il avoit, pour réussir dans le monde, ce qui manque à la plupart des Savans, l'art d'oublier ses Livres, & de s'occuper des autres, sans exiger qu'ils s'occupassent de lui. Personne ne portoit dans la Société plus d'aisance & d'amabilité, moins de prétention & de pédantisme, un meilleur ton, une politesse plus prévenante, plus d'agréments, d'attentions & d'égards. Habitué à vivre parmi des personnes du plus haut rang, il en avoit les manières sans paroître les rechercher ; avec cette différence que dans les gens du Monde elles sont presque toujours aussi froides que polies, & qu'elles étoient en lui l'expression d'une bonté naturelle, & d'un désir obligeant de convenir & de plaire.

Il possédoit au suprême degré le talent de rendre service sans offenser l'amour-propre, & il

avoit d'autant plus de droits à la reconnaissance, qu'il ne l'exigeoit jamais. Il ignoroit sur-tout l'art perfide de cacher sous une affectation de bons offices le désir de nuire, le ressentiment & la haine. Toutes ces passions viles étoient étrangères à son ame : elle étoit franche, loyale, généreuse, inaccessible à l'envie, & quoique blessée plus d'une fois, incapable d'un projet de vengeance.

Parmi les Grands qui l'honorèrent de leur amitié ; il en est un sur-tout dont les bontés constantes l'ont suivi jusqu'après son dernier moment, & lui survivent, pour ainsi dire, en se répandant sur ce qu'il a laissé de plus cher.

Il avoit épousé, en 1776, une femme aimable, dont il eut deux enfans, qu'il perdit presque au berceau. Son cœur, né pour tous les sentimens tendres, ne se consola de cette perte qu'en donnant à l'éducation de trois belles-filles, que Madame de Rochefort avoit eues d'un premier mariage, des soins vraiment paternels. Ils eurent tout le succès qu'on en devoit attendre ; & il a joui avant sa mort du plaisir de les voir heureusement établies.

Une maladie grave qu'il eut l'hiver dernier, fut suivie d'une fausse convalescence, & d'un dépérissement qui l'a conduit par degrés au tombeau. Il s'est éteint, pour ainsi dire, au milieu de ses amis. Il laisse en eux de longs regrets, & pour seul adoucissement à leur douleur, ce plaisir secret qui naît encore d'une amitié fondée sur les vertus & sur l'estime, lors même qu'on en a perdu l'objet.

J'ai l'honneur d'être, &c. GINGUENÉ.

C,

Explication de la Charade, de l'Énigme & du Logogriphe du Mercure précédent.

LE mot de la Charade est *Orme*; celui de l'Énigme est *Eye*; celui du Logogriphe est *Portrait*, où l'on trouve *Roi, Port, Io, Tort, Or, Parti, Rapt, Trot, Trop, Toi, Pari, Trait, Tripot.*

*A Mlle. de * * *, qui avoit demandé à l'Auteur une CHARADE.*

UNE Charade, Iris! vous n'avez qu'à vouloir.
 En musique, aisément, mon premier se fait voir;
 Vous êtes mon second sans art & sans parure;
 Ne soyez pas mon tout, l'Amour vous en conjure.

(Par M. l'Abbé Camelin, Séminariste de S. Nicolas.)

É N I G M E.

Vous connoissez l'outre où le Dieu des Vents,
 Jadis, au gré d'Ulysse, enferma ses enfans,
 Pour empêcher que leur haleine
 Ne troublât ce Héros pendant l'humide plaine.

Eh bien ! j'ai même emploi ; je porte dans mon sein
De ce peuple volage un invisible essaim ,

Que je tiens prisonnier comme elle.

Faut-il à ces captifs donner la clef des champs ?

Voici tout mon secret : je me presse les flancs ,

J'ouvre le bec , & bats de l'aile ;

Alors ce n'est pas sur les fiers

Que je les abandonne à leur humeur légère ;

Je combats avec eux un élément contraire ,

Qu'il ne m'est pas permis de laisser en repos.

Attaché sur ses pas comme un gardien sévère ,

Si je le trouve oisif , & sur-tout endormi ,

Ma consigne veut d'ordinaire

Que je le traite en ennemi.

Dieu fait quelle horrible tenapête

Je fais soudain éclater sur sa tête ;

Le dormeur en est étourdi.

Il s'éveille en grondant , il frémit de colère ;

C'est où je l'attendois , & je le laisse faire :

Il en va mieux quand il s'irrite ainsi.

Son travail recommence , & le mien est fini.

(Par un Habitant de St. Just.)

LOGOGRIPHE.

RESPECTÉE autrefois des François belliqueux ,

J'égalois du soleil l'éclat majestueux ;

C 6.

J'étois pour nos soldats le signe de la gloire ;
 Avec moi rarement ils manquoient la victoire ;
 Ma vue en imposoit à nos fiers ennemis.
 Ma naissance remonte au règne de Clovis.
 Je suis, comme l'on voit, d'une ancienne origine ;
 Mais je me décompose afin qu'on me devine.
 D'abord dans mes neuf pieds vous trouverez
 Lecteurs ,

Un arbre toujours vert ; la Déesse des fleurs ;
 Ce qui depuis long-temps fait soupirer Th. . .
 Et qu'il lui faut bientôt pour la mettre à son aise ;
 Un métal qui tout seul enfante plus de maux
 Que n'en cause aux mortels le reste des métaux ;
 Un fleuve qui féconde une riche contrée ;
 Un petit animal ; ce qui dans une épée
 Alarme les poltrons ; une ville ; un oiseau ;
 Ce qui nous abandonne en entrant au tombeau ;
 D'un terrible élément la partie animée ;
 Enfin un être rare (& sur-tout à présent)
 Qui porte les plaisirs dans notre ame navrée ;
 Et verse sur nos maux un baume consolant.

(Par Dom Cartes.)



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ESSAI des Essais de Goldsmith, traduit de l'Anglois. A Paris, chez Royez, Libraire, quai des Augustins; & chez les Marchands de Nouveautés.

QUE signifie ce titre, *Essai des Essais*? Cela veut dire sans doute que c'est un Essai de traduction des Essais de Goldsmith, ou bien que c'est un Essai qu'on fait pour voir si les Essais de Goldsmith réussissent en France comme ils ont réussi en Angleterre. Un pareil titre manque de clarté, il manque de simplicité; il faut en donner un plus simple à ses propres productions, & quand on ne fait que traduire, il faut se garder de donner des titres singuliers aux Productions des autres; mais laissons le titre, & voyons l'Ouvrage. Il est de Goldsmith, & c'est déjà un favorable augure pour ceux à qui Goldsmith n'est pas inconnu.

Ces Essais sont composés de six à sept Contes, les uns d'une imagination élevée & poétique, les autres d'une imagination originale & gaie; tous d'un esprit très-philosophique. Ce sont *Alcandre & Septi-*

mius, le *Misanthrope Scythe*, la *Jambe de bois*, l'*Amitié & la Pitié*, les *Marriages Modernes*, le *Monastère Tavernier*, &c.

Alcandre Athénien, & *Septimius* né dans Rome, avoient été élevés tous les deux dans Athènes; les beaux jours de la Grèce & même ceux de Rome étoient éclipsés depuis long temps, mais un Barbare qui avoit du génie, Théodoric, avoit relevé les Ecoles dans Athènes, & dans ces Ecoles l'éducation ne se bornoit pas à surcharger la mémoire de mots; elle cultivoit les nobles & généreux sentimens du cœur humain. Alcandre aimoit avec passion la Philosophie, *Septimius* l'éloquence; & distingués tous les deux par leurs talens, ils le furent bientôt par leur tendre amitié. Après avoir satisfait cette première ardeur de savoir, Alcandre sentit le besoin d'une passion plus naturelle; & il alloit conduire à l'autel Hypathie, jeune Athénienne, d'une rare beauté. *Septimius*, accouru pour assister au bonheur de son ami, au premier coup d'œil qu'il jeta sur Hypathie, se sent brûler pour elle d'une de ces passions dont la raison est confondue, mais dont elle ne peut ni contester la réalité, ni vaincre la violence. La fièvre ardente de son cœur passe bientôt dans son sang. Secouru dans sa maladie par la beauté innocente qui le conduit au tombeau, les mouvemens divers dont il est agité en sa présence font pénétrer la cause de son mal;

& Alcandre, qui ne peut pas être heureux s'il perd son ami, lui sacrifie sa maîtresse qui n'étoit pas encore son épouse. Septimius rendu à la vie par un sacrifice si généreux, & recevant une femme qu'il doit à des mains d'un ami à qui il ne préfère qu'elle, retourne à Rome, y déploie avec éclat les talens qu'il a acquis dans la Grèce, & devient bientôt un des premiers Magistrats de l'Empire, Préteur. Les parens d'Hypathie, désolés de l'avoir perdue, & indignés contre Alcandre, l'accusent devant les Tribunaux de l'avoir vendue. Dès long temps on étoit trop corrompu dans Athènes, pour avoir l'idée des sacrifices que peut faire l'amitié : Alcandre a eu trop de vertu pour qu'on puisse croire à son innocence ; on le condamne à une amende qu'il est hors d'état de payer. Vendu comme esclave dans la place publique, le Philosophe est employé dans la Thrace à garder les troupeaux d'un maître impérieux & barbare. Il échappe à la vigilance de son tyran : marchant la nuit, & se tenant le jour caché dans des cavernes, il arrive dans Rome ; il va se placer dans la place publique devant le Tribunal où le Préteur, où son ami Septimius rendoit la justice à toute une Nation : mais les regards du Préteur ou ne tombent pas sur Alcandre, ou ne reconnoissent pas un ami sous les vêtemens de la misère. L'infortuné veut se faire reconnoître, il s'approche de la chaise

curule ; les Licteurs le repoussent. Ce qui met le comble au malheur des hommes dans cette situation , c'est qu'ils font peur au lieu de faire pitié , & que ceux même qui voudroient les secourir les redoutent. Alcandre ne s'abaisse pas à demander un asile qui lui sera refusé , & il va passer la nuit parmi les tombeaux de Rome , à peu de distance de ses remparts. Ce séjour des morts n'a rien qui épouvante un malheureux ; appuyant sa tête sur une urne renversée , il y trouve le doux sommeil que cherchent en vain ceux que les remords tourmentent sur des lits de duvets. Deux brigands qui se disputent leur butin , le réveillent , & l'un d'eux jette l'autre à ses pieds d'un coup de poignard. Alcandre trouvé auprès du corps mort , en est pris pour l'assassin ; il est conduit devant le Tribunal de Septimius , qui , sans le reconnoître , va prononcer sur la vie d'un ami à qui il doit la sienne. Alcandre , trop malheureux pour désirer de vivre , & trop accusé par les circonstances pour espérer de se justifier , dédaigne de l'entreprendre ; il se livre aux erreurs de la Justice , pour qu'elles mettent fin à sa déplorable destinée. Déjà la fatale sentence étoit prononcée dans l'ame du Préteur , elle alloit l'être par sa bouche. Un tumulte qui se fait entendre dans la place , détourne l'attention des Juges & celle du Peuple ; c'étoit le voleur meurtrier de son complice , qu'on venoit

d'arrêter, & qui confessoit le crime pour lequel Alcandre venoit de se laisser condamner à la mort sans vouloir se défendre. Le Préteur considère avec étonnement un homme qui a fait si peu de cas & de l'estime des hommes & de la vie; & ses regards fixés sur lui, reconnoissant enfin Alcandre; du haut de son Tribunal il se précipite dans les bras de son ami. Rome entière est émue d'un tel spectacle; elle croit plus encore à l'équité d'un Préteur qui vient de se montrer si sensible à l'amitié. Les deux amis qui ne se séparent plus, partagent le même sort le reste de leur vie, c'est-à-dire qu'ils sont également occupés du bonheur de Rome; & Alcandre fit graver ces mots sur sa tombe: *Il n'y a point de circonstance si désespérée, où la Providence ne puisse nous secourir.*

Tel est le fond de ce premier morceau, & l'on voit aisément qu'il est susceptible d'un grand intérêt. Le Traducteur dit dans une Préface, que cette Histoire approche de l'Aristonous & du Lysimaque, *deux des plus beaux morceaux qui aient été écrits dans aucune Langue.* Tout le monde souffrira à cet éloge des deux morceaux françois; mais on pourra ne pas convenir que le morceau anglois en approche. Il a quelque chose de leur caractère; les faits & les personnages étoient bien disposés pour recevoir d'aussi grandes beautés; mais le génie & l'ame de Goldsmith, dans ce morceau

qui a beaucoup de mérite, ne se sont pas élevés à la hauteur du génie & de l'ame de Fénelon & de Montesquieu. Dans l'Histoire Angloise, on ne trouve guère que des faits, & peu de pensées ou de sentimens sublimes, peu de discours magnanimes ou touchans. Et ce sont ces sentimens, ces pensées, ces discours qui font du Lyfimaque & de l'Aristonoüs deux morceaux sacrés en quelque sorte, puisqu'on ne peut les lire sans admirer & sans aimer davantage la vertu. On croit communément que l'intérêt de ces sortes d'Histoires & de Romans est dans les faits; il est bien plus encore dans les sentimens & dans les pensées qu'on en fait sortir. Ce n'est pas par l'action de leurs Romans que les Richardson, les Rousseau, les Fielding & Goldsmith lui-même sont si fort au dessus de tous les autres Romanciers: c'est par l'esprit & par l'ame, par les tableaux, & par les vérités qu'ils répandent, qu'ils prodiguent dans les détails; il y a souvent très-peu d'invention dans l'action la plus variée, & très-peu d'art dans l'action la plus heureusement disposée; mais le génie, le talent & le goût créent, perfectionnent & choisissent à chaque instant dans les détails. Ces trois heureux dons de la Nature s'y montrent sans cesse, & sans cesse ils enchantent ceux qui savent les appercevoir.

Il y a plus d'imagination dans le Misanthrope Scythe. C'est un homme qui, ré-

volté des vices de la société, en a fui le commerce & s'est retiré sur le Mont Taurus; là une caverne étoit sa maison; des fruits âpres & sauvages ses alimens; l'eau d'un torrent sa boisson, & le Misanthrope étoit content. Farouche encore quand il se souvenoit des hommes, il s'attendrissoit & s'adoucissoit en contemplant les beautés de la Nature. Un jour qu'il erroit & rêvoit sur le bord d'un lac majestueux, qu'il répétoit ses éternelles plaintes contre le genre humain, & qu'il sembloit accuser jusqu'au Créateur de tous les êtres d'avoir répandu parmi les hommes tant de désordres, & dans l'Univers un ordre si beau, une si éclatante harmonie; conduit par ces sombres pensées à une espèce de délire & de désespoir, il alloit se précipiter dans les eaux du lac, espérant au moins trouver dans une autre vie le mot de l'énigme de celle-ci: mais du milieu du lac s'élève tout à coup un Être qui paroît en être le Génie ou le Dieu; il marche sur les eaux sans qu'elles s'ouvrent sous ses pieds légers, s'avance vers le Misanthrope Asem, & le prenant par la main, il lui dit: Viens, ton esprit est dans le doute, & je suis le Génie de la persuasion; tu mérites d'être éclairé, parce que tes tourmens naissent de ta vertu & non pas de ton orgueil. A ces mots, le Génie essaie tout de suite son pouvoir de persuader sur Asem; il le fait marcher sur les eaux; & quand ils sont vers

le milieu du lac, les eaux s'ouvrent comme deux montagnes qui se séparent, & le Philosophe & le Génie descendent rapidement dans un monde nouveau. Dans ce monde comme dans le nôtre, on a un soleil sur la tête, & à ses pieds une terre couverte de verdure; mais tout y est d'ailleurs assez différent, le Misanthrope ne doit rien y rencontrer de ce qui a blessé si fort ses regards dans le monde qu'il a fui. Cependant les animaux s'y font la guerre & vivent les uns des autres; le Misanthrope en est étonné. Ce n'est rien, lui dit le Génie; un moment après on entend des cris, & c'est un homme de ce monde nouveau, qui fuit épouvanté devant un lièvre; d'un autre côté retentissent des cris plus affreux encore, & c'est un autre homme qui va être dévoré par une bête féroce. Eh! pourquoi, s'écrie le Misanthrope, les hommes sont-ils assez lâches ici pour trembler devant les lièvres; pourquoi ne savent-ils pas donner la mort aux tigres & aux loups qui les attaquent? Mais tes vœux sont remplis, lui répond le Génie; tu te plaignois de ce que l'homme étoit le destructeur de toutes les espèces vivantes, de ce qu'il se vêtissoit de leur peau & se nourrissoit de leur chair; ici il n'a plus aucun de ces goûts & de ces besoins sanguinaires; il aime mieux trembler devant les plus foibles animaux, que de les égorger. Ils apperçoivent ensuite cette race pacifique d'hommes nourris de végé-

taux les plus simples , désaltérés dans les
 ruisseau , étendus sur des gazons tran-
 quilles , & ne portant jamais un regard
 d'envie ou de haine les uns sur les autres.
 Ah ! s'écrie le Misanthrope enchanté de ces
 images , que j'entende leurs discours , qui
 doivent être remplis sans doute de la sagesse
 qui règne dans leur cœur ; que je jouisse
 des charmes de leur société. Qu'est-ce que
 tu demandes , lui répond le Génie ? ils n'ont
 ni passions violentes à modérer ou à vain-
 cre , ni erreurs à combattre ; ils ne con-
 noissent point la sagesse ; sans besoins &
 sans désirs , ils n'attendent rien les uns des
 autres , & ils n'existent point entre eux ;
 ils vivent à côté les uns des autres sans
 vivre ensemble. — Les demeures de ces
 êtres si fortunés où sont-elles ? Les plus
 simples doivent surpasser nos palais en élé-
 gance. — Ils n'en ont point ; c'est la vanité
 qui élève les palais ; tu hais la vanité ; &
 ces êtres modestes sont contents de l'asile
 qu'ils trouvent dans une caverne. — Il
 résulte de l'examen de ce Peuple , qui n'a
 aucun de nos défauts , aucune de nos pas-
 sions , aucun de nos vices , qu'on n'y trouve ,
 par la même raison , aucun de nos talens ,
 aucune de nos vertus , aucune de nos
 jouissances ; & que le Misanthrope , guéri
 à jamais de la manie de n'être content de
 rien , s'ennuie à l'instant d'un monde formé
 au gré de ses souhaits , & qu'il ne se trouve
 heureux que lorsqu'à son réveil (car c'é-

toit un songe) il peut aller retrouver les hommes qu'il avoit quittés, & prendre parmi eux une femme dont il est aimé, & un commerce où il fait fortune. — On voit tout de suite tout ce qu'il y a d'esprit philosophique dans ce Conte; mais quoiqu'il y en ait beaucoup, il n'y en a pas assez. Quand un Misanthrope qui a quelque bon sens (cela n'est pas incompatible), se plaint de la manière dont tout va dans ce monde-ci, quand il est fâché de voir l'homme en guerre avec les animaux, il ne désire pas seulement que l'homme laisse en paix les animaux, il désire bien plus encore que les animaux laissent en paix les hommes. Dès qu'on entre en guerre, le Philosophe même tâche d'être le plus fort, ou il est un sot.

Ce nouveau monde où les animaux attaquent l'homme, & où l'homme ne se défend pas, n'est donc pas une trop bonne réponse aux plaintes du Misanthrope Scythe. Le Scythe Anacharsis, qui faisoit de bonnes réponses, auroit pu répondre au Génie du lac: *Tu m'avois dit que tu étois le Génie de la persuasion, & tu n'es ici que le Génie du sophisme.* Il en est à peu près de même dans tout le reste. A celui qui murmure de ce que nous n'arrivons à notre prétendue sagesse qu'à travers tant de maux & tant de vices, ce n'est pas bien lui répondre que de lui montrer des gens exempts de nos vices & de nos besoins, mais privés en même temps de notre sagesse. Nous